

Anne-Camille Allueva, *Screen view* (floor piece), aluminium, Valchromat, plexiglass, écran de diffraction, verres anti-UV, 90 x 80 x 15 cm, 2026

© Adago, Paris, 2026, courtesy de l'artiste et de la galerie Bigaignon (Paris) / vue d'exposition au CPIF : Aurélien Mole



TRANSPARENCES LIQUIDES
CONTRETYPE
4A CITÉ FONTAINAS
1060 BRUXELLES
WWW.CONTRETYPE.ORG
DU 10.09 AU 06.12.26

TRANSPARENCES LIQUIDES



Matan Mittwoch, *TELE*, tirage jet d'encre sur papier Hahnemühle Photo Rag Baryta 315g, 213 x 160 cm, 2026

Courtesy de l'artiste / vue d'exposition au CPIF : Aurélien Mole

Laure Tiberghien, *Moon #1, Moon #2, Moon #3*, tirages chromogènes uniques, 127 x 100 cm, 2025

© Adago, Paris, 2025, courtesy de l'artiste / vue d'exposition au CPIF : Aurélien Mole



À partir du 10 septembre, Contretype présente et revisite *Transparences liquides*, une exposition d'abord montrée au Centre Photographique d'Île-de-France de Pontault – Combault de janvier à mai 2026. Celle-ci propose un espace-temps hors du flux d'images et invite à une expérience physique et de regard susceptible de remettre en jeu nos rapports aux surfaces photographiques.

L'art même a souhaité réunir Nathalie Giraudeau, Francesco Biasi (CPIF) et Olivier Grasser (Contretype), commissaires de cette exposition en deux temps, pour un dialogue croisé autour des questions de l'artiste écrivaine Marcelline Delbecq.

Marcelline Delbecq : Nathalie et Francesco, pourriez-vous en premier lieu revenir sur la genèse de l'exposition *Transparences liquides* et la manière dont elle s'est constituée, peut-être en lien direct avec *La photographie à l'épreuve de l'abstraction*¹ et en collaboration entre vous : l'avez-vous pensée à partir d'intuitions, de lectures ou d'observations qui nourrissent votre quotidien dans un centre d'art dédié à la photographie ou êtes-vous partie-s de la matérialité même des œuvres choisies ? De quelle manière s'est tissé et nourri le dialogue entre vous et avec les artistes ?

Nathalie Giraudeau : Comme nos projets précédents, *Transparences liquides* est née de l'ADN de la direction artistique du CPIF : penser la photographie à la fois comme objet et outil de recherche. Elle reflète aussi notre envie de donner un contexte au travail entamé avec des artistes dont la démarche nous intéresse. Nous souhaitions aussi privilégier la question de la perception, à la fois en interrogeant dans quelles circonstances l'image advient et en travaillant sa réception à travers sa mise en espace.

Le choix des thématiques prend toujours pour point de départ une intuition née d'observations de ce qui traverse les recherches des artistes et les convergences qui nous apparaissent. Le CPIF accompagne des projets sur le temps long : tant par les résidences (Atelier de Postproduction et Résidence internationale) que des invitations sur plusieurs projets, afin d'appréhender une pratique sous différents angles. La programmation travaille depuis longtemps l'image et ses supports comme médiums et met en crise la prétendue transparence d'un accès à une réalité/vérité — la nouvelle donne aujourd'hui étant le rapport ambivalent à cette croyance.

La photographie à l'épreuve de l'abstraction a effectivement influencé les recherches de Francesco puisque l'exposition avait été pensée avec Audrey Illouz et Véronique Souben, tandis qu'il prenait la charge de la production au CPIF en 2019. Avant cela, l'exposition *À l'envers, à l'endroit...*² (2014) menait, dans le prolongement d'une approche conceptuelle, une réflexion sur la photographie comme objet et matériau signifiants en eux-mêmes.

Francesco Biasi: J'ai effectivement imaginé cette exposition en dialogue avec Nathalie et les artistes, autour de la question de la perception et en écho à mes recherches universitaires sur les formes d'expérience esthétique émergeant de l'articulation entre images techniques et interaction — notamment à travers le prisme de la phénoménologie. Il me paraissait essentiel d'associer des pratiques qui interrogent l'écran, en tant qu'objet du quotidien et paradigme critique, afin de préciser le lien entre les politiques de la perception et les flux médiatiques contemporains.

Inviter Matan Mittwoch, accueilli en Résidence internationale en 2025, nous a semblé tout à fait naturel au regard de son intérêt pour ces problématiques. Je connaissais également le travail d'Emmanuel Van der Auwera depuis 2020 et sa démarche m'a également semblé pouvoir enrichir l'exposition de manière singulière, en montrant avec force que les enjeux de la perception sont aussi des enjeux politiques. Nous avions déjà collaboré avec Laure Tiberghien et Anne-Camille Allueva, notamment dans le cadre de *La photographie à l'épreuve de l'abstraction*, et souhaitions poursuivre ce dialogue, convaincus que l'appréhension située de l'œuvre, et l'attention portée au temps nécessaire au regard, caractérisent leurs pratiques respectives.

NG: Nous souhaitions en effet approfondir les questions soulevées par les travaux de Laure Tiberghien et Anne-Camille Allueva, tout en faisant dialoguer leurs œuvres réfléchissantes. Toutes deux envisagent le travail avec la lumière et le réel de manière sensible et atypique. Le "modèle iconique", le référent, disparaît au profit d'un événement qui, pour Laure Tiberghien, se joue dans la rencontre entre son geste performatif, la lumière, la chimie et la composition photosensible du papier dans le laboratoire ; événement qui s'accomplit par la réflexion du visiteur dans l'objet/surface/tirage accroché. En utilisant des matériaux et des formes tridimensionnelles spécifiques, Anne-Camille Allueva cherche quant à elle à capter l'effet de la lumière *in situ*, pour créer une image mouvante non fixée, reflet non d'une réalité fixée pour l'éternité, mais du réel au moment présent de la perception : un reflet en cela liquide, changeant et troublé par une interface ou par le mouvement du corps.

MD: Olivier, peux-tu revenir sur ta découverte du projet et la manière dont le propos et les œuvres de l'exposition *Transparences liquides* au CPIF t'ont interpellé, jusqu'à décider d'accueillir le projet à Contretype ?

Olivier Grasser: Depuis longtemps, j'entretiens avec Nathalie Giraudeau de solides relations professionnelles. Nous partageons souvent nos réflexions ou analyses et avons collaboré à plusieurs reprises. L'exposition *Transparences liquides* au CPIF a immédiatement suscité mon intérêt. Le propos curatorial de Francesco et Nathalie m'a semblé d'une grande justesse par son approche de notre relation à l'image et de la médiatisation de notre rapport au réel.

Interroger en priorité les modes de production et d'apparition de l'image plutôt que son sujet constitue un déplacement véritablement politique, tout comme le fait de questionner ses développements formels ou les nouveaux registres qu'elle convoque. Par leurs approches tant conceptuelles qu'esthétiques, les œuvres et les artistes réunis dans *Transparences liquides* me semblent dessiner une possible cartographie des enjeux contemporains de l'image. Pour un centre d'art dédié à la photo, s'intéresser en temps réel à l'évolution des relations entre l'image et le monde et inviter le public à partager cette réflexion répond à des missions de nature prospective, telles que je m'efforce de les déployer à Contretype.

MD: Depuis combien de temps aviez-vous ressenti le besoin de "mettre à l'épreuve l'écart entre ce que nous savons des images, de leur fabrique, et ce qu'elles contiennent néanmoins de produire en nous." ? Dans une société où le flux d'images fixes et mouvantes est ininterrompu, quel était pour vous l'enjeu d'une exposition qui puisse proposer un temps d'arrêt — non pas sur image, mais plutôt un sas hors du flux, pour (ré)apprendre à regarder des images dont le contenu n'est pas nécessairement lisible au premier regard ?

NG: Notre conscience de l'économie de l'attention et d'une nécessité de ralentir le regard nous a poussé-e-s à proposer une expérience qui fasse contrepoint à nos habitudes visuelles, tout en prenant comme point de départ une expérience incarnée de l'œuvre. Nous voulions aussi laisser place au sensible et à la sensation, laisser advenir tout ce qui pourrait mettre ou remettre la pensée en marche, mais aussi éviter l'intimidation, notamment grâce à la médiation.

FB: L'idée était donc que les œuvres présentées permettent aux visiteur-euse-s de faire l'expérience de la perception en train de se constituer, et peut-être aussi de prendre

conscience de leur propre situation dans l'espace, de leur posture, aussi bien physique qu'intellectuelle. Cet aspect constitue à la fois le point de départ et le point d'arrivée de l'exposition : que deviennent ces dynamiques une fois que nous en prenons conscience et que nous les éprouvons ? Nous savons, par exemple, comment fonctionne une publicité, et pourtant elle continue d'agir sur nous.

MD: Olivier, quelle est pour toi la portée de *Transparences liquides* dans un monde où le regard est constamment sollicité, pour "voir" plus que "regarder" et pour "consommer" plus que "comprendre" ? Présenter l'exposition chez Contretype témoigne-t-il d'une volonté de proposer un registre d'images autres, surfaces et motifs qu'il faut à présent chercher dans nos vies où le vide et le silence ont si peu de place ?

OG: Dans la programmation que je développe depuis 2023, je m'intéresse en particulier aux démarches artistiques qui investiguent formellement et conceptuellement l'espace de l'image dans la société d'aujourd'hui. Cette orientation succède à une longue tradition de présentations à Contretype d'œuvres d'artistes-auteurs qui respectaient généralement les codes de la vision et s'inscrivaient pleinement dans le champ de la représentation.

Pour une large part du milieu artistique et du public, la photographie demeure intrinsèquement liée à cette question de la représentation. Il s'agit d'une zone de confort, par nature difficile à quitter, et peut-être d'autant plus appréciée que notre époque s'avère inquiétante. Oui, les photographes développent des stratégies du regard souvent ambitieuses et engageant d'intéressantes déconstructions du langage visuel. Mais ils s'affranchissent rarement des codes de la vision hérités de la culture occidentale classique. Pourtant, je reste convaincu que la représentation, dans son lien avec la figuration, n'est plus un enjeu central. Elle a cessé d'être le vecteur principal de notre rapport à un monde qui s'est émancipé de la tridimensionnalité du réel pour se déployer dans des espaces multidimensionnels et d'une totale relativité. Désormais, la photographie s'inscrit pleinement dans le champ élargi de l'image, plus vaste et complexe que celui des images techniques théorisé par Vilém Flusser.

Les œuvres d'Anne-Camille Allueva, Matan Mittwoch, Laure Tiberghien et Emmanuel Van der Auwera réunies dans *Transparences liquides* traitent toutes de l'image comme matériau. Elles se déploient à la fois comme des images et des dispositifs critiques sur la technique qui les produit, formant des systèmes où contenant et contenu sont autonomes et interdépendants. Le public ne fait plus face à une simple fenêtre ouverte sur le monde, mais pénètre dans un "entre-espace", une expérience immersive où il se voit regarder, où il cherche des indices dans la matière même de l'image, et oscille constamment entre la visibilité du dispositif et l'invisibilité des flux qui le traversent. *Transparences liquides* prend alors toute sa portée dans ce besoin de "comprendre" plutôt que de "consommer", de briser la passivité du regard, aux antipodes d'une consommation visuelle aveugle. Ces perspectives critiques ont pleinement leur place à Contretype aujourd'hui.

Emmanuel Van der Auwera, *Memento 59 (Capitol Black)*, tirage sur plaques offset ayant servi à l'impression de journaux, 132 x 288 cm, 2025

© Courtesy de l'artiste et de la galerie Harlan Levey Projects (Bruxelles) / vue d'exposition au CPIF : Aurélien Mole



MD: Comment a été pensé le déploiement des œuvres dans la salle d'exposition longiligne du CPIF, leurs présences dans un espace qui peut toutes les contenir ? Quel dialogue avez-vous engagé avec les artistes pour en penser la scénographie ?

NG: Nous avons posé des principes de travail : choisir peu d'œuvres pour susciter un temps de déplacement ralenti et de respiration entre elles, mais aussi des rebonds, des correspondances, des progressions, afin qu'elles se dévoilent au fur et à mesure du parcours. Nous avons d'ailleurs beaucoup travaillé avec les artistes en amont car nous souhaitions rythmer la grande salle, jouer des effets d'apparition et de disparition, et favoriser la prise de conscience de la perception comme expérience incarnée, ancrée dans un corps, une situation et un vécu. Nous avons travaillé autour d'une maquette recherchant une dynamique, une conversation des pièces entre elles, puis organisé un temps de travail collectif pendant le montage, auquel l'ensemble des artistes était convié afin de le parfaire.

FB: Ce temps précieux nous a permis de confronter nos intentions, de discuter collectivement des derniers arbitrages et d'affiner la scénographie au gré des ajustements, rendus nécessaires par la présence physique des œuvres. À mesure que le propos de l'exposition s'affinait, il nous a d'ailleurs semblé essentiel que les artistes aient une vision d'ensemble, en connaissant non seulement l'emplacement de leurs œuvres, mais aussi celui des autres, ainsi que les effets de progression que nous envisagions. Quant aux œuvres elles-mêmes, nous en avions déjà un certain nombre en tête, mais leur sélection s'est affinée au fil du dialogue avec les artistes, notamment lors des visites d'atelier. Nous nous sommes appuyé-e-s à la fois sur nos intuitions curatoriales et sur les leurs. L'exposition réunit ainsi des œuvres préexistantes mais aussi, pour une large part, des pièces inédites qui nous ont semblé particulièrement adaptées au propos de l'exposition comme aux caractéristiques de l'espace. Les œuvres d'Anne-Camille Allueva ont par exemple été conçues spécifiquement pour cette exposition. Nous avons rapidement imaginé des emplacements précis permettant des modes d'appréhension différenciés selon la distance, le point de vue ou le déplacement des visiteur-euse-s au sein de l'exposition. Ce projet a également donné à Matan Mittwoch l'occasion de créer plusieurs œuvres auxquelles il réfléchissait depuis longtemps. Les formats et les solutions techniques ont été ajustés en fonction de notre espace et avec les œuvres environnantes. Laure Tiberghien a présenté plusieurs tirages inédits particulièrement adaptés à la petite salle d'exposition où nous voulions créer une atmosphère plus méditative, où l'épure de l'accrochage favorise une immersion dans l'image. Emmanuel Van der Auwera a, quant à lui, rapidement compris que nous souhaitions rendre perceptible l'épaisseur de l'écran et de son infrastructure. Il nous a alors proposé de présenter *VideoSculpture XXVIII*, dont nous avons choisi de montrer le revers afin d'aborder frontalement la matérialité du dispositif qui rend possible la diffusion des images. Le choix d'ouvrir l'exposition avec une de ses œuvres revisitant, sur des plaques offset, une image de presse représentant l'assaut du Capitole des États-Unis, a permis de poser d'emblée la question de la dimension politique de la perception.

MD: L'omniprésence des écrans est un point de départ au projet, qui les donne à voir tout en accentuant leur présence à la fois occultante et pourvoyeuse de reflets. Les écrans et les images-écrans iront parfois jusqu'à se refléter, créant un entre-espace où le public peut choisir de se projeter comme de chercher des éléments entre visibilité et invisibilité. Peux-tu revenir sur la place de l'écran dans l'exposition à Contretype ?

OG: À Contretype, *Transparences liquides* se déploie autour de l'écran — qui cesse d'être un support neutre ou invisible — et de la question de sa présence incontournable. Il s'affirme comme un objet physique, à la fois opaque et réfléchissant, qui joue un double rôle : il fait obstacle au monde et occulte le réel tandis que sa surface matérielle génère du reflet. L'exposition vise à rapprocher les écrans et les images-écrans et à ouvrir ainsi un espace inédit où les images mutent et où le public devient acteur. L'écran devient un miroir critique de notre consommation d'images.

Ainsi, l'accrochage s'ouvre avec *Step-13* de Matan Mittwoch, qui dévoile de façon troublante que l'écran lui-même porte une image fondamentale inscrite dans la matière de la surface. L'écran porte ainsi en lui des images invisibles, indéfinissables et autoréférentielles, un inframince fantomatique qui s'immisce comme une toile de fond dans nos productions visuelles et en altère la nature.

De leur côté, les œuvres d'Emmanuel Van der Auwera rendent physiquement tangible le feuilletage des filtres polarisants qui permettent à nos yeux de voir des images nettes sur nos appareils. L'artiste parle de la nature purement artificielle des images, de la relativité de ce qu'on voit, et de la manipulation dont elles font l'objet.

Par leurs dispositifs autoréférentiels, Mittwoch et Van der Auwera commentent l'image depuis l'écran même, plaçant les visiteur-euse-s dans une posture d'observation critique et réflexive. À l'inverse, les pièces d'Anne-Camille Allueva et de Laure Tiberghien opèrent un basculement vers la physicalité, remettant le corps au centre de l'expérience sensorielle. Laure Tiberghien déploie ce qui pourrait s'apparenter à une "méta-image", captée ou générée en deçà de l'écran, là où la matière lumineuse et sensible reprend ses droits. À travers ce double mouvement qui va de la déconstruction de l'écran à l'immersion corporelle, l'exposition invite à rendre perceptible le rôle déterminant que ce médium exerce sur notre relation au monde.

1. <https://www.cpiif.net/fr/ressources/archives/photographie-epreuve-abstraction>

2. <https://www.cpiif.net/fr/ressources/archives/a-lenvers-a-lendroit8230>